

En noir : le sujet. En rouge : les observations. Dans les citations de la Note de service, sont soulignés en rouge les passages à l'égard desquels les prescriptions du sujet examiné apparaissent en contradiction.

### Peut-on vraiment comprendre une autre culture que la sienne ?

#### [A]

1. Le mot de « culture » renvoie à plusieurs choses : lesquelles ? « Choses » paraît un terme peu adapté s'il s'agit, comme le prescrit la Note de service de « référer [les termes du sujet] à la réalité ou aux réalités auxquelles ils renvoient ». Il semble que l'auteur du sujet veuille simplement que le candidat énonce les différents sens du mot. Pourquoi, alors, ne pas le demander ? (en admettant, bien sûr, qu'il soit pertinent de commencer par définir tel ou tel terme du sujet, ce qui est loin d'aller de soi).
2. Que signifie : « avoir une culture » ? Quelles sont les marques d'une telle « possession » ? Le présupposé est ici que « sienne » renvoie à un avoir au sens d'une possession de la part du sujet. Mais, quand je parle de « ma culture », je ne parle pas nécessairement d'une « chose » que je posséderais. Et là est peut-être justement l'une des sources du problème soulevé par l'énoncé : « ma culture », c'est aussi celle à laquelle j'appartiens. Si l'on voulait guider le candidat dans la compréhension de l'énoncé, il aurait sans doute été utile de l'inviter à critiquer l'idée naïve selon laquelle ma culture serait assimilable à une chose que je possède.
3. Est-ce la même chose que d'« avoir une culture » et que d'« être cultivé » ? Que vise cette distinction ? A reconduire les différents sens du mot (question 1) ? – mais sans les faire fonctionner en vue de l'intelligence de l'énoncé. En tout cas, pas à éclairer les différents sens de l'appartenance. En outre, cette question (comme d'autres appartenant au « guidage » des différents sujets) pourrait être elle-même un sujet de dissertation. Tout se passe alors comme si seul l'énoncé initial devait appeler une réflexion de la part des candidats tandis que les questions « annexes » n'appelleraient que des réponses (possiblement la ou les première(s) qui vien(nen)t à l'esprit ou de simples réponses de fait). Dans quelle situation sera le candidat qui exercerait sa réflexion sur de telles questions ? Faudrait-il admettre qu'en philosophie, il y a des questions de réflexion et d'autres qui n'en demandent pas ?
4. Quelle est la nuance qu'introduit l'adverbe « vraiment » dans la question posée ? Il convient en effet de se poser cette question. Mais pourquoi négliger les différents sens que peut revêtir « Peut-on » qui est précisément le terme sur lequel porte l'interrogation ? Et la question néglige le fait que « vraiment » porte sur « comprendre » dont on ne demande pas l'examen.

Cette succession de questions montre qu'on ne saurait appréhender le sens d'un énoncé ni en en définissant (?) les termes, ni en en choisissant arbitrairement certains à définir et en en négligeant d'autres, ni, si l'on veut vraiment guider les élèves, en négligeant d'appeler leur attention sur ce qui en fait la difficulté (la critique de l'idée immédiate selon laquelle « ma culture » serait tout bonnement celle que je possède).

#### [B]

1. Comment étudie-t-on les cultures ? On ne comprend pas l'origine de cette question. Elle présuppose la question 2 et, au vu de sa seconde partie, mêle (étudier/comprendre) ce que la question 2 invite à distinguer. L'histoire ou la géographie (ou d'autres sciences dont vous auriez connaissance) aident-elles à comprendre la diversité des cultures ?
2. Qu'est-ce que « comprendre une autre culture » ? Est-ce la même chose que la « connaître » ? Que ce soit la même chose est ce que présupposait la question 1 : le résultat de l'étude, c'est la connaissance. L'ensemble constitué par ces deux questions ne peut que jeter le candidat dans la confusion.
3. On parle couramment d'un dialogue entre les cultures ; comment concevez-vous un tel « dialogue » ? Idem : on ne comprend pas comment l'énoncé conduit à cette idée de « dialogue ». Elle détourne le candidat de la question initiale en l'interrogeant sur une idée qui n'y figure pas tout en risquant de favoriser un poncif sur « le dialogue des cultures ». S'il s'agit de guider les élèves dans un travail philosophique, ne devrait-on pas, au contraire, les aider à prendre de la distance avec les idées toutes faites ?
4. Pourquoi serait-il nécessaire de favoriser un « dialogue » entre des cultures diverses ? Quel rapport établiriez-vous entre *comprendre* et *dialoguer* ? Qui a dit qu'un tel dialogue serait nécessaire ? Et pourquoi ce détour par le dialogue ? Pourquoi ne pas chercher plutôt ce qui serait susceptible de faire obstacle à la compréhension (qui, elle, figure dans l'énoncé) puisque l'énoncé demande expressément si l'on « peut » et, qui plus est, « vraiment » ?

Il est surprenant que, dans chacun des trois sujets 0, on fasse l'impasse sur les termes qui articulent la question de l'énoncé, c'est-à-dire lui donnent sens et doivent impérativement guider le candidat dans la recherche du problème qu'il soulève et des solutions que l'on peut lui apporter. La question est ici de savoir si l'on peut, et si l'on peut vraiment, comprendre une culture autre que la sienne. Ce qui est central, c'est donc l'identification des éventuels obstacles à cette (véritable) compréhension, et c'est précisément le point

aveugle, celui sur lequel les candidats ne sont pas guidés.

Par ailleurs, la Note de service prévoit que l'on demande au candidat de « mobiliser les « repères » ou les couples de « repères » figurant au programme des séries technologiques auxquelles renvoie l'intitulé, d'effectuer les distinctions conceptuelles qu'il juge pertinentes et de les illustrer par des exemples appropriés pour rendre compte de la question posée ». Or, à part « comprendre », référé dans les repères à « expliquer » et non pas à « connaître », rien n'appelle les élèves à mobiliser, par exemple, absolu/relatif, en fait/en droit, identité/égalité/différence, objectif/subjectif, universel/général/particulier/singulier, parfaitement mobilisables ici. Il est vrai que, comme on l'a déjà remarqué, la Note de service ne permet pas de savoir si les repères sont fournis au candidat afin qu'il les mobilise ou s'il lui appartient d'opérer des distinctions qui ne lui sont pas indiquées. Sans compter qu'on lui demande de travailler sur des notions qui ne figurent pas dans l'énoncé et n'y sont pas nécessairement appelées par une analyse rigoureuse.

Enfin, la multiplicité des questions de « guidage », dont le candidat ne peut discerner pourquoi on les lui pose, complexifie la question initiale et, en l'en détournant, la rend illisible.

[C]

Quelles sont les réponses possibles à la question : « Peut-on vraiment comprendre une autre culture que la sienne ? » Le travail précédent ne permet pas de fournir de telles réponses puisqu'à aucun moment le candidat n'a été invité à appréhender les difficultés d'une telle compréhension, à commencer par celle de mon appartenance à une culture, voire des cultures. On remarquera au passage que le candidat n'est pas invité à examiner le présupposé de la question initiale selon lequel je n'aurais ou je n'appartiendrais qu'à une seule culture (« la sienne »). L'identification des présupposés d'une question appartient pourtant de plein droit à l'analyse philosophique\*. À l'aide d'exemples ou de références à vos connaissances, à votre expérience et à vos lectures, exposez en un paragraphe développé et argumenté chacune de ces réponses possibles. Mêmes observations, donc, que pour les sujets 1 et 2.

\* Rappelons les termes du programme indiquant que l'enseignement philosophique « vise à développer chez les élèves l'aptitude à l'analyse, le goût des notions exactes et le sens de la responsabilité intellectuelle [contribuant] ainsi à former des esprits autonomes, avertis de la complexité du réel et capables de mettre en œuvre une conscience critique du monde contemporain » (I, 1, dernier §).

[D]

En tenant compte des éléments précédents et à l'aide de vos connaissances et de votre expérience, vous proposerez et justifierez, de manière développée la réponse qui vous paraît la plus pertinente à la question posée par le sujet. Vous en envisagerez les conséquences, notamment pour ce qui concerne les relations sociales, politiques et même économiques entre communautés de cultures distinctes. Même remarque que dans les sujets précédents : rien ne permet au candidat de discerner la réponse la plus pertinente.

D'autre part, le terme de « communautés » qui apparaît ici témoigne du présupposé qui anime le concepteur du sujet. Or le sens de la question initiale ne se limite pas aux cultures des communautés conçues d'un point de vue social, politique ou même (!) économique. Elle n'exclut en effet pas la question de savoir si l'on peut comprendre une autre culture que la sienne, au sens dont relève l'expression « être cultivé ».

Ici encore, le « guidage » présuppose une compréhension de l'énoncé qui n'est pas la seule possible et, donc, qui n'est pas la seule légitime au regard de ce qu'est un sujet de philosophie. Il présente, notamment, l'inconvénient d'exclure une analyse qui mettrait en évidence l'idée selon laquelle ce qui rend difficile la compréhension d'une autre culture que la mienne, c'est que ma culture n'est pas une chose que je posséderais et dont je pourrais (ou non, ou difficilement) me priver ou me défaire, au sens où je serais avec elle dans une relation d'extériorité. On est très loin ici de la « complexité du réel » à l'appréhension de laquelle l'enseignement philosophique vise à préparer les élèves. De même que les présupposés de l'auteur du sujet sont loin de favoriser la capacité de « mettre en œuvre une conscience critique du monde contemporain ».

Comme dans les sujets 1 et 2, l'insistance sur les « conséquences » de la réponse que le candidat est invité à choisir (sans avoir examiné celles des autres) demande d'apprécier une thèse censée être philosophique d'un point de vue qui n'est pas le seul point de vue philosophique possible. Tout se passe, en effet, comme si, aux yeux des concepteurs de ces sujets, on attendait du candidat non qu'il se confronte à une difficulté conceptuellement élaborée, dont il déploierait les enjeux, mais qu'il argumente en faveur d'une opinion (puisque aucun problème philosophique n'a été construit en amont des « réponses ») notamment en envisageant les conséquences pratiques (à l'exception du surprenant « et même théoriques » du sujet 1). C'est là une conception de la philosophie à laquelle nul professeur ne peut être tenu d'adhérer.

Si, en revanche, on admettait que le travail philosophique est un travail visant à la maîtrise de sa propre pensée ainsi que l'indique le programme (III, dernier §), on inviterait réellement les élèves candidats à mesurer la portée (les « enjeux » au sens propre du terme) d'une position théorique et, par exemple, ici, à identifier les conséquences politiques et sociales (potentiellement désastreuses) d'une conception de la culture comme une chose possédée. Mais cela suppose un tout autre travail que celui auquel invitent les questions posées qui, loin d'engager les candidats à prendre de la distance à l'égard des idées reçues, les reconduisent. Et, si un tel travail relève très évidemment de la pratique du professeur de philosophie dans sa classe, il est très loin d'être certain que l'on puisse construire un questionnaire de cette nature qui puisse faire l'objet d'une épreuve d'examen, c'est-à-dire qui puisse s'adresser (et s'adresser utilement) à tous les candidats. Ni, plus largement, qu'un tel type d'épreuve permette d'apprécier chez les candidats la formation d'un esprit autonome (I, 1, dernier §) puisqu'elle leur demande de suivre aveuglément la voie dans laquelle les engage arbitrairement l'auteur du sujet.